

4 La Girafe

ROLAND BRICE

Un texte de Christophe Grauwin
Une nouvelle d'Anita Van Belle



Cette collection a été réalisée
avec le soutien de la Ville de Vitry-sur-Seine
et du Conseil général du Val-de-Marne



© semise 2007

Conception graphique et photographie : Mirela Popa et Jérémie Rone

La Girafe

ROLAND BRICE

page 7 | **La Girafe de Roland Brice**
Un texte de Christophe Grauwin

page 17 | **Aprézan**
Une nouvelle d'Anita Van Belle



La Girafe 1967 - Roland Brice - Sculpture en céramique polychrome
Résidence Fabien, 31 à 37 avenue du Colonel Fabien, Vitry-sur-Seine

La Girafe de Roland Brice

Un texte de Christophe Grauwin

Une Girafe s'élève, avenue du Colonel Fabien, et semble vouloir saisir les feuilles des arbres qui l'entourent. Elle est un peu de guinguois, semble prête à tomber, et l'instant d'après nous paraît au contraire solidement plantée sur ses pieds. Elle porte bien le caractère essentiel de la girafe, à nos yeux de banals bipèdes, qui est cet équilibre impromptu, sans cesse naissant d'une somme de déséquilibres.

Cette Girafe est l'œuvre du céramiste français Roland Brice, dont le travail artistique est étroitement associé à celui de Fernand Léger. Roland Brice fut en effet l'élève du grand peintre français, dans l'entre-deux guerres. En 1949, il s'installa dans le sud de la France, à Biot, où il ouvrit un atelier de céramique. C'est là, dans cet atelier de Biot, que Fernand Léger vint régulièrement travailler, dans les dernières années de sa



1. Les femmes au perroquet 1952 - Fernand Léger - Relief Céramique - 84 x 123 cm - Musée National Fernand Léger, Biot.

vie, et façonner, avec l'aide de Roland Brice et de son fils Claude, une partie importante de son oeuvre : des reliefs, des fresques, des sculptures, d'abord de taille modeste, puis monumentale, à mesure que Léger apprivoisait les possibilités du matériau, et que son entente avec les céramistes se raffina.

Comme le fit Joan Gardy Artigas avec Miro, donc, Roland Brice a soutenu, accompagné le passage d'un grand peintre à la sculpture céramique. Il réalisait des modelages à partir des peintures ou des dessins que lui fournissait Léger, et convertissait en émaux les couleurs qu'il lui indiquait. Travail éminemment délicat, les doigts du modelleur devant s'ajuster

au trait du peintre, et ses cuissons à ses couleurs. De cette collaboration, on peut voir aujourd'hui de nombreuses pièces, dans les musées ou sur les façades de bâtiments (voir figures 1 et 2).

Le parallélisme des deux carrières s'est poursuivi jusque dans les rues de Vitry. Gardy Artigas ayant laissé un coq, place de la Heunière, il était juste que Brice laissât lui aussi un animal : et



2. La fleur polychrome 1952 - Fernand Léger - Plâtre orné
169 x 135 x 40.5 cm - Centre Georges Pompidou, Paris



3. Le jardin d'enfants 1960 - Fernand Léger - Sculpture en céramique - h. 660 cm
Musée National Fernand Léger, Biot

c'est cette girafe, dont notre esprit avide d'analogies essaie aussitôt de retrouver des échos chez Léger. Il y a sans doute, dans ces pattes carrées, dans cette façon contournée de se tenir en équilibre, un peu de cette "pesanteur légère" qu'on admirait chez le peintre français (voir figures 3 et 4).

Il ne faut bien sûr pas pousser trop loin le jeu des similitudes. Ce serait faire injure à Roland Brice, qui avait aussi son génie, sa manière de faire : cette façon d'être une girafe, à l'écart des feuilles, en situation précaire, et pourtant bien plantée.



4. La fleur qui marche 1953
Fernand Léger - Maquette pour sculpture en céramique - 66 x 53 cm - Musée National Fernand Léger, Biot

ROLAND BRICE

Repères biographiques

1911 : naissance à Orléans

1935 : devient l'élève de Fernand Léger

1949 : s'installe à Biot, où il ouvre un atelier de céramique.

1950 : début de sa collaboration avec Fernand Léger

1956 : réalise, après la mort de Fernand Léger, et à la demande de ce dernier, 23 sculptures de l'artiste, d'après des dessins et des maquettes qu'il avait laissés.

1967 : réalisation d'une sculpture céramique polychrome, pour la ville de Vitry-sur-Seine.











Aprézan

UNE NOUVELLE D'ANITA VAN BELLE

Il faisait bien dix-sept heures quand Eulalie Diallo, dite Pili-Pili, suite à son caractère pimenté, plia le volet de son restaurant Spécialités Afro-Antillaises. En ouvrant un parapluie rayé, elle resta un instant à contempler son paysage : une ramure de câbles électriques longeait toute la rue du Chevaleret, indiquant les voies de chemin de fer du niveau souterrain. C'était sa première vue, une vue d'allers et retours qui allait bien à son âme vagabonde. Derrière, en décor de fond, se pavanaient les buldingues, Décathlon, Accenture et MK2, grands balèzes de verre et métal, tout aveugles au commun des mortels. Plus loin, c'étaient les quatre tours de la Grande Bibliothèque, qui, on le disait, figuraient quatre livres ouverts dont l'un d'eux, elle en était persuadée, effeuillait la vie de CloClo.

Car, le monde l'ignorait trop, il y avait eu au total quarante et une Clodettes. Pili-Pili ne faisait partie ni des premières ni des dernières, ce qui lui avait épargné le choc direct du doigt et de l'ampoule, de l'électrocution fatale. Elle avait vingt ans quand Il l'avait choisie, et vingt-cinq l'année de sa décision : une carrière solo derrière les fourneaux plus pépères de son bar-restaurant. Pour célébrer l'homme qui l'avait tirée d'une glissade vers le tout en bas des boulots à dix francs, Pili-Pili continuait à afficher des photos de la chorégraphie

d'Alexandrie Alexandra dans la vitrine des Spécialités, à côté de la mention Petit Futé. Ce qui faisait, question image, rue du Chevaleret, du 117 au 127 : les photos de CloClo, éternelle blondeur, les affiches fanées Midi-Pyrénées de la carrosserie d'à-côté du boui boui, les deux rois encouronnés sur la façade Ici vécut Cyprian Kamil Norwid poète polonais, les croquis croquants de la Maison des Illustrateurs, et les vidéos au goût du jour de la galerie Almine Rech.

Son petit patrimoine ainsi répertorié, Pili-Pili s'avança sous la bourrasque vers l'escalier qui allait la mener à l'arrêt du 132, qui lui-même la conduirait avenue du Colonel Fabien, à Vitry-sur-Seine, d'où ses pas descendraient la voie Greuze, vers le foyer Ambroise Croizat, qui abritait les loisirs de sa maman Héloïse, née Damoiseau. Ces visites étaient tendres, mais aussi fend-le-cœur, car depuis peu maman Héloïse brodait des tapisseries mémoires au point de guingois, un souvenir qui s'égarait par ci, dates et noms mélangés, époques sautées, délires d'espaces.

Bien souvent, Pili devait lui rappeler qu'il s'agissait bien d'elle en face, et non de sa sœur Awa, quand pourtant elles n'avaient pas grand-chose en commun, à commencer par le père, car si maman Héloïse était restée fidèle au pays Mali, elle avait changé d'hommes : le papa d'Eulalie-Pili, Diallo de son patronyme, n'était pas le papa d'Awa-Douceur, un Konaté volage, qui était parti son méfait accouché.

Noire de noire, et grande de même, Pili-Pili aurait pu faire carrière mannequin, si ç'avait été ce qui se pratiquait au moment de sa floraison. Au lieu de quoi elle avait chanté dansé, dans des misères de cabarets, puis dans rien du tout, et si sa copine Sylvie ne l'avait pas traînée aux essais CloClo, elle y serait peut-être encore, dans la semoule des sans argent.

Car, il en fallait, des valeurs trébuchantes, pour acquérir un petit fonds de commerce. Toute sa vie, maman Héloïse

avait cuisiné pour des banquets de mariage, communions, anniversaires, sans pouvoir ouvrir boutique. Dans la cuisine, à Colonel Fabien, des kilomètres de crabes farcis avaient voisiné avec des rangées métriques de boulettes d’avocat féroce, durant tous les jours de labeur que Dieu avait donné à cette cuisinière aux mains de fées, et jamais son rêve d’enseigne, que Pili-Pili avait réalisé, ne s’était trouvé à portée de crédit.

Arrivée à l’arrêt du 132, Eulalie-Pili monta dans le bus, et démarra une captation de ce qui s’y passait. Derrière elle, une jeune élégance africaine négociait dans son portable une coiffure au meilleur prix :

– Habi ! C’est pour me faire des tresses avec mes cheveux naturels ! Arrête de rigoler ! C’est pour me faire des tresses simples, sans mèches ! D’accord, si tu deviens raisonnable, je passerai vendredi. Le marché conclu, elle se pencha vers Eulalie et lui emprunta son quotidien. La banlieue au nord se rebellait, et Pili voulait garder l’œil sur ces éruptions, de peur qu’elles contaminent toute la ceinture autour de Paris et se rapprochent de sa maman. Voilà pourquoi elle achetait tous les jours ce papier, qui ne donnait pourtant que de mauvaises nouvelles. Deux jeunesses au manteau strict, la tête couverte d’un foulard, se penchaient sur un sachet en plastique. La plus sage grimaça.

– C’est la fièvre acheteuse, là ! Là, ça te soulage d’acheter ! Le bus était maintenant chargé d’une dizaine de clients. Il se lança dans son périple à épisodes. Chaque stop rapprochait Pili de son enfance en cité. Elle ne lui restait ni amère ni douce. Farine de manioc, morue fraîche et piment, étaient les ingrédients de ses souvenirs les plus vives. Pour le reste, si sa sœur et elle avaient pleuré sur leur peau noire, ces larmes n’avaient pas gravé colère ou haine dans leur cœur.

Ce n’était plus l’époque, aprézan. Pili vivait de ses ressources, entourée d’amis musiciens, sans plus désir de quitter la

ville qui était devenue la sienne. Elle avait coupé cordon avec Vitry, comme maman avec Fort-de-France. Elle y retournait uniquement au foyer Croizat, parce que c'était ainsi, ses racines en vie étaient venues plus tard, après Colonel Fabien, quand elle était montée sur scène et que l'indépendance était venue.

À Vitry, elle descendit devant le café O'Braga. En contrebas, sur le sentier des Églantiers, le vent jouait avec un carillon et faisait danser les lanternes sous les marquises. Sans ouvrir parapluie, Pili entra déguster un kawa, son rituel avant la visite à sa maman. Surprise, un seul dégustateur était incrusté au comptoir. Il avait les yeux happés par la télévision, tel le patron et la patronne. Pili commanda sa boisson et s'accrocha de même.

Sur l'écran, un envoyé spécial de Rete Portugal débitait un commentaire. Sous-titre : « França. Violencia chagou aos barrios onde vivem portugueses. » Les images : voitures en feu, vitres de bâtiments crevées, police dans les rues des quartiers, disaient l'émeute et la violence.

Pili but son kawa d'un trait. Elle voulait savoir si sa maman avait pris l'angoisse ou si sa raison maintenait que ces saccages n'étaient pas perpétrés à Vitry.

En sourdine, lui rendant monnaie, Alfonso, le patron, souffla, apeuré :

– Pourvu que ça n'arrive pas jusqu'à chez nous !

C'était pointu-pointu de cette peur dont Pili ne voulait pas pour sa maman. L'âge de ses veines était grand âge. Trop de mouron pourrait bien la mettre genou en terre. Elle se dépêcha vers le foyer, sous la pluie qui se faisait piquante.

Là-bas, elle trouva maman Héloïse qui dansait avec le docteur Cazenave. Maman mesurait un mètre soixante-trois, et le docteur une longue tête et deux épaules de plus. Les cheveux gris de maman Héloïse reposaient sur la poitrine du

grand docteur et son visage disait l'extase. Lui, qui n'était pas exactement docteur, mais chirurgien dentiste, toujours aussi sérieux qu'un pape, la menait avec grande attention. Autour de ce couple à faire des envieux, l'activité danse se taillait un succès de foule. Les retraités tourbillonnaient à petits pas sous la musique des cuivres, l'air de nouvelles jeunesses qui s'encanaillent. Pili, qui les connaissait, voyait un ou deux flirts se conclure.

À la fin du morceau, Alexandre Cazenave ramena maman à Pili, en s'excusant de ce qu'il avait terminé la réparation urgente de dentier qui l'avait emmené là, et devait maintenant rentrer chez lui, où sa comptabilité l'attendait. Maman buvait ses paroles comme lait d'amande. Le beau docteur était le premier blanc qui la faisait tourner girouette. Elle lui trouvait toutes les qualités. Travailleur, économe, et si doux qu'il pouvait piqûrer trois fois de suite sans que l'on ait senti davantage qu'une légère morsure. Lui, prenait ses compliments rougissant comme une jeune fille, apportait magazines ou chocolats en catimini pour ne pas faire jaser, et faisait danser maman Héloïse, au si beau prénom, quand l'heure s'y prêtait. Pili l'aurait déclaré gentil, si en cette époque l'épithète n'était pas devenue synonyme de con, ce qui en disait long sur les jours qu'on vivait.

– Bonsoir, docteur, salua Pili.

Ce fut tout ce qu'elle eut le loisir de prononcer, avant que Germain, retraité postier, la jambe valide, ne vienne la ravir pour une salsa. La danse terminée, elle retrouva maman, assise à côté d'une nouvelle, jamais vue à Ambroise Croizat, qui avait des yeux d'aigle-marine.

– Chantal aussi, a connu Claude François, dit maman.

Pili eut beau contempler la dame, aucun souvenir ne vint. Elle supposa qu'il s'agissait d'une fan. Avec un large sourire, elle se pencha vers maman pour lui proposer d'aller jaser un

peu à l'écart. Mais Chantal, permanentée et parfaite, une petite vieille pour publicité d'assurances, compléta la présentation de maman d'un ton mystérieux à souhait.

– Pas tant qu'il était en vie.

Pili subodora une spirite, les yeux si clairs, ça voit trop loin. Elle voulait éloigner maman, connaître le fond de sa pensée sur le dehors, et aussi, peut-être égoïstement, l'avoir un peu à elle seule. Avant qu'elle ait pu bouger, Chantal se tapota les cheveux et entama une saga. Patiemment, Pili écouta l'histoire d'amour étrange, entre une ancienne cantatrice qui s'était rangée dans l'immobilier en refusant d'écouter encore une seule note de musique, et le fantôme de CloClo, venu accompagner ses jours solitaires, se métamorphosant en oiseau, en silhouette blanche, en voix venue du dehors, en parfums, l'apaisant, la cajolant, et disparaissant quand l'énorme dépression qui avait accompagné l'abandon du chant s'était résorbée.

– Claude m'a sauvée, acheva la cantatrice.

Elle était désormais l'occupante d'un petit pavillon sur le Plateau, qu'elle quittait pour jouer au rami à Ambroise Croizat, avec des mises de pépins de courge.

Pili lui serra la main très fort. La célébrité, elle le savait, menait aux manifestations les plus étranges. Celle-ci au moins était belle, avec une fin heureuse. Elle en avait vu d'autres, hystériques, presque dévoreuses, et comprenait qu'un homme ou une femme puisse en perdre la raison.

– Maman, commença Pili.

Cependant, Héloïse se penchait sur Chantal, un sourire angélique aux lèvres, et lui proposait cette invitation : l'accompagner un de ces soirs à la messe de l'église adventiste, dont elle était la plus fidèle des fidèles.

– Tu comprends Pili, dit maman, en s'éloignant. Chantal, c'est une prieuse qui s'ignore. CloClo lui a peut-être fait

bien du bien, mais le confondre avec un ange, c'est péché de même.

Et, sans coup de semonce, maman Héloïse battit du mollet. Son corps faillit gésir dans le hall. Pili dut la supporter jusqu'aux fauteuils disposés dans l'entrée.

– Awa, j'ai molli, trop molli, se plaignit sa maman. Quand une femme ne peut plus danser le merengue, c'est vieille tortue à coucher en rade de plage.

Pili s'abstint de préciser qu'elle n'était pas Awa, qui vivait à Reims, et ne revenait à Vitry que pour les fêtes catholiques, avec son mari et ses trois enfants. Elle s'en alla chercher le manteau de maman, et décida de la raccompagner à Colonel Fabien.

Elles s'en allèrent pas à pas, maman accrochée au bras de Pili, qui avait les yeux fixés sur le parcours et annonçait ses embûches, comme si les deux s'étaient lancées dans un Paris-Dakar du trottoir. Pour alléger la promenade, qui à ce pas menaçait d'être longue, Eulalie-Pili se mit à donner des nouvelles de Raphaël et de Mady, car elle aussi, après tout, avait enfanté deux huitièmes merveilles du monde.

Raphaël, dix-huit ans, brillant à l'école, avait quitté la batterie pour la basse. Il faisait trembler la maison sur ses fondations, en répétant de vieux rythmes de Santana, c'est fou ce que les jeunes peuvent trouver de planant à ces anciennes sérénades. Mady était à l'âge des coiffures changeantes, trois en deux mois, et maintenant, elle avait la tête quasi-rasée, et un piercing, c'est-à-dire maman, une sorte de clou bijou, un éperon de métal argent, passé dans la langue. Bref, ils allaient bien, sortaient sans queue ni tête, le portable vissé-collé à l'oreille, beaux et noirs comme qui sait qui, pousses de croisement Antilles-Sénégal, plantées en plein terreau treizième arrondissement.

À ce stade, Pili regarda sa maman Héloïse, qui avait le regard perdu, et scrutait l'environ avec l'inquiétude d'un quidam débarquant sur un tarmac du tiers-monde.

– Tu te sens bien, maman ?

Héloïse sursauta, examina Pili des pieds à la tête, faillit la lâcher, s'arrêta en ses carres, la tête branlante, un très léger filet de salive apparaissant au coin de ses lèvres.

Pili fut transpercée d'un froid possessif, qui lui touchait le fond des os.

Elle leva la tête. Un beau bout de chemin avait été fait, pas trop loin se dressait la nouvelle halte-garderie de Colonel Fabien. Pili reprit le bras de sa maman et l'entraîna dans la marche, pour ne pas s'attarder à ce qu'elle avait vu, qu'elle se repasserait plus tard.

Elles franchirent le bout d'avenue sans plus causer. Le ciel s'attardait sur une nouvelle promesse de pluie. Pili ne croisait aucun voisin. Sur le parvis de l'immeuble géant, cinq ou six jeunes faisaient piliers de réserve. Ils saluèrent maman et Pili, les mains dans les poches, et reprirent leur discussion.

– Elle a plus de maison à elle, disait l'un.

– Mais elle va lui parler ? Ils se parlent ? demandait l'autre.

Devant l'ascenseur, maman Héloïse cligna des yeux. Dans la cabine, elle fouilla son sac à la recherche de la clef. Ses mains, tisseuses de saveurs, tremblaient.

Pili commençait à ployer sous la vieillesse de sa maman. Elle comprenait que les âges avançaient par grands bonds. Raphaël était passé de garçonnet rond dans ses chairs et pris dans ses jupes, à grand adolescent minçot sur le temps d'un voyage scolaire. Quand il avait franchi le portail de l'aéroport, Pili s'était demandé si elle avait bien fait de l'envoyer à Athènes, cité antique. Il avait mué à la frontière et gagné dix centimètres sous les vestiges du Temple d'Apollon, avait rigolé son prof

de français. Pili avait dû s'adapter. C'était un sacré saut vers son avenir de grand-mère. Mais de là à s'imaginer orpheline de maman, ce n'était pas venu. Maman était une sorte de phare, la lumière qui sauve de tous les courants. Ce n'était pas de la mauvaise volonté, mais Pili s'affolait un peu à l'idée d'accepter l'inévitable jamais envisagé.

Dans l'appartement, à Colonel Fabien, elle rangea quasi maman Héloïse dans le salon, avant de faire un tour. La poussière s'accumulait sous les fauteuils et dans les coins. Les tasses et les assiettes, rangées dans l'égouttoir, conservaient des traces brunâtres. Pas de doute, la vue de maman, ainsi que ses mains jadis si agiles, perdaient de leur précision.

Avec un zeste d'inquiétude, Pili passa dans la chambre à coucher. Sur la table de nuit ne trônait aucun médicament inconnu, le lit était fait, les draps sentaient la lavande, une lavande de petits sachets noués répartis entre les draps dans la grande armoire claire. Un peu soulagée, elle s'attarda à la fenêtre. Sur les balcons de la résidence fleurissaient des vélos tous terrains, la roue posée sur la rambarde.

Pili rempila vers la salle de séjour blanche, où elle trouva maman qui regardait la télévision, une sorte d'innocence maquillée sur les traits. À l'écran défilaient les horreurs que l'homme fait à la terre : mort des forêts équatoriales, mort des banquises du pôle, mort du ciel en sa couche d'ozone. Le sommaire s'étant égrené à l'envers, c'est sur ce premier sujet que maman Héloïse sembla concentrer toute son attention, avec dans les yeux l'avertissement qu'elle se livrait à une docte activité, et que toute question dilatoire sur sa santé ou son état serait sacrilège. Soudain gênée dans son corps, Pili ne savait plus où se poser, comme si l'endroit avait rétréci, lui était devenu étranger, pendant les petites semaines où elle n'y était plus venue.

– Assieds-toi donc, Pili, ordonna maman Héloïse. Tu me donnes le vertige.

Que ce soit l'emploi de son nom ou cette diction si précise, Pili fut soudain soulagée, et s'assit sur le canapé de sa jeunesse, pour une petite heure de télé tranquille. Les trous dans l'ozone s'agrandissaient, et la descendance de sa descendance finirait brûlée, si aucun autre des désastres annoncés ne l'avait frappée avant. Pili se demandait si le sujet était de nature à réjouir une vieille dame, et si le zapping ne s'avérerait pas salubre, quand maman s'esclaffa sur une image d'aérosol coupable.

– Tu te souviens, Pili, CloClo qui refusait de mouiller sa chevelure, qui faisait pchuitar de la bombonne de shampoing sec sur sa blondeur tous les jours du calendrier ? Il a dû en creuser de la couche d'ozone. Ces scientifiques, là, ils devraient baptiser un trou à son nom !

Et maman Héloïse rit de bon coeur, à l'idée d'une absence d'ozone baptisée Claude François, au-dessus de la tête des kangourous, très loin, où elle ne pouvait qu'imaginer.

Pili sourit vaguement. Elle jeta un œil furtif aux photos encadrées sur les murs, qui la montraient en état de Clodette, alors qu'Awa était portraiturée à tous les âges de la maternité. Quand maman ajouta : « Tu l'embrasseras bien pour moi ce grand-là », elle sentit l'oxygène lui manquer, et pour ne pas poser la question du « qui » était à embrasser, de peur qu'il s'agisse du décédé chanteur, elle se leva précipitamment.

– Je vais te chercher six bouteilles d'eau au Franprix, maman, puis je m'en retournerai. Les petits m'attendent pour dîner.

Sans écouter un murmure qui la décrivait comme intranquille, Pili s'achemina vers la sortie à l'allure d'un vent porteur. Elle ne sentit ni ne vit l'ascenseur, et ne récupéra ses esprits que sur le perron de l'immeuble, où deux petits beurs, l'un plus costaud, l'autre aux yeux de biche, slamaient leur amour

commun pour une jeune déesse d'ébène, qui acceptait leur hommage d'un air hautain. En réponse à un regard perplexe de Pili, la jeune déesse desserra les lèvres pour un : « On les fait courir ! » complice.

Mais quel âge avait-elle, se demanda, Pili, confuse. Douze ans ? Où apprenaient-elles ça ? Un nœud se ficela dans sa poitrine. Sa fille Mady se livrait-elle aux mêmes agaceries en son absence ?

Avec la soudaine sensation que le monde dansait sur sa tête, Eulalie « Pili » Diallo sentit la nécessité d'un refuge. Sans la consulter plus que ça, ses pas la dirigèrent vers la girafe carrelée qui ornait l'espace vert de Colonel Fabien.

Cette girafe avait une longue histoire. Son long cou, ses carreaux jaunes, avaient fait le bonheur des enfants du voisinage, du moins du temps où Pili jouait à chat perché. La girafe, c'était le point de repère, l'animal fétiche de la résidence, la reine de la savane béton. Sous la girafe, on se pourchassait, on criait, ou alors on se terrait, et on échangeait serments et rumeurs. Les plus rusés tentaient d'enfoncer dans le béton des pousses d'arbustes pour voir si la girafe allait fleurir. Les téméraires tentaient de l'escalader. L'idylle avec la girafe ne prenait fin qu'avec l'âge ingrat, et les valse de regards ricochets, qui s'accommodaient mal d'un obstacle aussi vaste.

Pili s'approcha donc de la girafe, et s'y adossa d'une seule pièce. Les quatre pattes étaient intactes, quelques carrelages se défaussaient un peu, mais, de manière générale, la belle avait résisté à l'outrage du temps. Elle avait même visiblement consenti une victoire aux planteurs : un petit arbuste jaillissait de son flanc et s'élançait droit vers le ciel, de l'allure à prétendre téter les nuages pas tellement plus tard que le lendemain.

Ses esprits en pagaille, Pili observa les environs. À cette heure, un va-et-vient de voitures bousculait le parking. Elle ne

reconnaissait personne, et ceux qui traversaient l'immeuble avait trop à faire pour se soucier d'elle. En face, deux types aux allures de dealers sortaient du Café Serré, ainsi surnommé à cause d'une série d'arrestations qui avaient eu lieu à sa porte, un événement de longue mémoire à Colonel Fabien. Pili se souvenait des menaces de sa maman, qui jurait de les décerveler de ses propres mains, si jamais Awa et elle se mettaient à fréquenter les énergumènes à crack.

Pili se prit un chewing-gum à la cannelle. Le cœur lui battait aux tempes, et la girafe, avec sa nostalgie tatouée aux carreaux, ne l'apaisait pas. Elle se mit à marcher vers le Franprix, avant de s'apercevoir qu'on avoisinait la Toussaint. Sur la pente qui devançait la supérette, des dizaines de pots de chrysanthèmes dessinaient un flot de mort dans lequel Pili noya ses derniers souvenirs. « La vie avance de ce pas, » se secoua-t-elle, « je serais tête de pierre à vouloir la ralentir. » Et, avec un frisson, elle fendit les rangées de fleurs.

*Ce 20 avril 2016, le foyer Ambroise Croizat
a le plaisir de vous inviter à fêter
le centième anniversaire de notre vaillante amie*

**Héloïse Diallo-Konaté,
née Damoiseau.**

Au menu, spécialités afro-antillaises.

*Le karaoké sera lancé par notre chirurgien dentiste
et généreux donateur,*

Monsieur Alexandre Cazenave.

Remerciements

Pierre-Jean Boyer et Bernadette Kong ont été d'incessants pourvoyeurs de documentation au sujet de Vitry et m'ont accompagnée tout au long de mon écriture qui, sans eux, n'aurait pas vu le jour.

Ces nouvelles ont été conçues et rédigées pour partie lors d'une résidence à la Cité Internationale des Récollets. Merci à Chrystel Dozias et à son équipe pour leur accueil attentif.

Philippe Nayer, directeur du Centre Wallonie - Bruxelles de Paris, ainsi que Pascaline Van Bol et Anne Vanden Bossche du CGRI France, ont accordé leur soutien répété à ce projet.

Merci également à Frédéric Deveux pour ses nombreuses relectures, à Louis Everaert pour ses encouragements, à Catherine Hennebert pour son exigence littéraire, Daniel de Lonoux pour ses remarques attentives et Martine Clesse pour ses critiques constructives.

Anita Van Belle

Une œuvre, un texte, une nouvelle

À travers cette collection inédite, la Semise souhaite mettre en valeur les œuvres de son patrimoine 1%.

Dans chaque fascicule, l'œuvre présentée inspire l'écriture d'un critique d'art et d'un auteur, qui livrent un texte et une nouvelle.

La connaissance de l'œuvre s'approfondit et son imaginaire s'enrichit, contribuant ainsi à bâtir « une ville à vivre ».

1% Culturel

avril 2007

semise